



DELPHINE GAY.  
Mme EMILE DE GIRARDIN.

### Delphine Gay

M. Léon Séché publie un nouveau volume de son intéressante série consacrée aux Muses Romantiques. Il nous montre cette fois, et comme toujours à l'aide des documents inédits les plus curieux, Mme de Girardin en relation et en correspondance avec ses contemporains les plus illustres. Nous détachons de cet ouvrage les pages suivantes sur Mme de Girardin et Victor Hugo.

#### DELPHINE ET VICTOR HUGO

C'était en 1832, Victor Hugo était alors, en poésie, sous l'inspiration directe d'Alexandre Soumet, le triomphateur de "Saul" et de "Clytemnestre." Et Soumet, qui était la bonté même, accueillait littéralement Victor Hugo de ses faveurs. Ainsi, après avoir introduit coup sur coup chez Mlle George et Mlle Duchesnois, ses grandes interprètes, si lui ouvrit le salon de Mme Sophie Gay où fréquentaient toutes les illustrations des arts et des lettres.

Quelques années après, Sophie Gay offrait à son tour à "l'Enfant sublime" de le présenter à Mme Récamier. J'ai tenu entre mes mains la lettre où Victor Hugo remerciait la mère de Delphine de cette offre gracieuse.

Mme Récamier, lui disait-elle, est une noble femme et un charmant esprit que j'admire de loin, et je serais heureuse de la contempler de près.

Cette lettre n'est pas datée; je ne saurais donc dire au juste à quelle date elle remonte, mais elle ne doit pas être antérieure à 1830, parce que, dans "Victor Hugo raconté," j'en trouve une autre de Mérimée qui me laisse croire que le jeune poète ne connaissait pas Mme Récamier au moment où fut représenté "Hernani."

"L'Univers s'adresse à moi, écrivait Mérimée à Victor Hugo, pour avoir des loges et des stalles; je ne vous parle que des demandes que me font les "sommités intellectuelles," comme ditrait le "Globe." Mme Récamier me demande si, par mon entremise, etc. Voyez ce que vous pouvez faire. Vous savez qu'elle a une certaine influence dans un certain monde. J'ai dit qu'il était impossible d'avoir une loge. Alors, elle m'a demandé s'il était possible d'avoir deux bonnets d'évêque. Où la vertu va-t-elle se nicher?"

Delphine avait été plus heureuse que Mme Récamier dans cette circonstance. Victor Hugo lui avait envoyé une loge pour elle et sa mère, et nous savons par Théophile Gautier que son entrée fit sensation dans la salle du Théâtre Français.

"La première fois que nous vîmes Delphine Gay, c'était à cette orageuse représentation où Hernani faisait sonner son cor comme un clairon d'appel aux jeunes hordes romantiques. Quand elle entra dans sa loge, et se pencha pour regarder la salle qui n'était pas la moins curieuse partie du spectacle, sa beauté — belle folgorante — suspendit le tumulte et lui valut une triple saive d'applaudissements; cette manifestation n'était peut être pas de très bon goût, mais copiez ce que de poètes, de sculpteurs, et de peintres, ivres d'enthousiasme, fous de la forme, peu soucieux des lois du monde. La belle jeune fille portait alors cette écharpe bleue du portrait d'Hernani, et le coude appuyé au re-

bord de la loge en reproduisait involontairement la pose célèbre; ses magnifiques cheveux blonds, noués sur le sommet de la tête en une large boucle selon la mode du temps, lui formaient une couronne de reine, et vaporeusement crêpés, estompaient d'un brouillard d'or le contour de ses joues, dont nous ne saurions mieux comparer la teinte qu'à du marbre rose.

C'est ainsi que Delphine fut associée, le soir du 25 février 1830, au triomphe et à la fortune du grand poète.

J'ouvre à présent le tome III des "Lettres parisiennes" du vicomte de Launay et j'y lis, page 152:

"Le premier concert de Mme Merlin a été magnifique. — Le lendemain de ce concert, il y avait chez Mme de Lamartine une réunion bien intéressante, à laquelle pour rien au monde, nous n'aurions voulu manquer, d'abord par curiosité, et puis aussi par orgueil. C'était ce que nous avons appelé une "soirée de célébrités"; or, plus on est obscur, et plus on tient à faire partie de ces réunions merveilleuses. Jamais collection de supériorités ne fut plus complète. Jugez en plutôt.

- Grand orateur, M. Guizot.
- Grand poète, M. Victor Hugo.
- Grand tragique, M. Duprez.
- Grand capitaine, M. le Maréchal Soult.
- Grand peintre, M. Horace Vernet.
- Grande cantatrice, Mme Damoreau.
- Grand industriel, M. Cunin-Gridaine.
- Grand administrateur, M. le comte A. de Girardin.
- Grand agriculteur, M. de Lamartine.
- Grand romancier, M. de Balzac.
- Grand sculpteur, M. David.
- Grand artiste, M. Arlot.
- Grand savant, M. Charles Dupin.
- Grand vicieux, M. Andryane.

"Il y avait là aussi de grandes dames célèbres par leur esprit, leur instruction profonde, leur conversation brillante et gracieuse. On ne connaît point d'ouvrages littéraires signés de leurs noms; cependant quelques initiés bien informés assurent que ces dames écrivent comme elles parlent. Il y avait là enfin Mme de Lamartine; elle a beau nous défendre de parler d'elle, il nous est impossible de ne pas déclarer qu'elle était chez elle ce jour là, de ne pas reconnaître, avec tout le monde, que c'est une femme supérieure, et une des plus spirituelles de notre pays.

"Cette soirée, si intéressante, a été de plus fort animée. Duprez a chanté l'air de "la Dame Blanche": Ah! quel plaisir d'être soldat!" d'une manière admirable et toute nouvelle. Il en fait une comédie entière. Quel effet verra-t-on? Pourquoi ne donnerait-on pas à Duprez un rôle bouffon? Il le jouerait à merveille, et cela le reposerait. Etre au désespoir tous les deux jours pendant cinq heures de suite, cela doit être très fatigant. Le duo de "Guillaume Tell," chanté délicieusement par Duprez et Mme Damoreau, a excité des transports d'enthousiasme. "Rossini! Rossini!" s'écriait-on, quand reviendra-t-il? Allons le chercher; il nous est impossible de vivre une année de plus sans lui." Alors on a décidé, séance tenante, c'est à dire en plein enchantement, qu'une pétition allait

être adressée au célèbre maestro pour le supplier de revenir à Paris. Cette pétition est déjà couverte de signatures, et quelles signatures!"

"Je le crois, quand il n'y aurait eu que celles du "grand poète Hugo," et du "grand agriculteur Lamartine." Ce grand agriculteur est une trouvaille, quelque chose comme "M. Ingres, le grand violoniste."

Mais voici venus les jours d'épreuves. Mme de Girardin perdit coup sur coup son beau frère, M. de Canclous, et son frère Edmond, blessé mortellement, le 11 mai 1842, sous les murs de Constantine. Ces deux deuils lui valurent deux billets de condoléances de Victor Hugo. Le premier, daté du 3 novembre 1841, lui disait:

"Encore une épreuve, Madame, encore une douleur pour votre noble et généreux cœur! J'ai été bien éprouvé moi-même de la même façon. J'ai assez souffert pour vous demander ma part de vos afflictions, vous savez comme je vous aime. Mon amitié se mesure à mon admiration. Voulez vous bien dire à Mme de Canclous ma profonde et douloureuse sympathie.

"Victor Hugo."

L'autre billet était ainsi conçu:

31 mai 1842.

"Quand j'ai appris votre nouvelle affliction, j'ai couru chez vous, Madame; j'ai remis mon nom. Je ne venais pas vous apporter de consolations. On ne console ni une grande douleur ni une si grande âme. Vous en savez plus long qu'aucun de nous sur ce profond mystère de la souffrance. J'étais venu seulement vous baiser la main et vous dire que je suis votre ami.

"Hélas! à chaque nouveau malheur qui vous frappe, le contre coup que j'en reçois me fait sentir que je suis à vous jusqu'au fond du cœur.

"Victor H."

"Vous en savez plus long qu'aucun de nous sur ce profond mystère de la souffrance!" Pauvre Hugo! il ne se doutait pas, quand il écrivait cette phrase, qu'il était à la veille de boire le calice jusqu'à la lie. On sait dans quelle circonstance tragique mourut sa fille Léopoldine, le 4 septembre 1843. Quelques jours après, il écrivait à Mme de Girardin:

Jeudi soir, 16 septembre

"J'arrive à Paris, Madame; ma pauvre femme anéantie me dit comme vous avez été bonne pour elle. Je reconnais bien là votre cœur si noble et si doux. J'éprouve le besoin de vous en remercier dans mon accablement et de vous dire que je suis à vous du fond de l'âme. Vous êtes excellente comme vous êtes admirable, naturellement; moi qui souffre, je vous bénis et je vous aime. A vos pieds.

"Victor H."

Au mois de février 1843, il s'était élevé entre Victor Hugo et Delphine un de ces petits nauages, issus de l'intérêt et de l'amour-propre, qui sont souvent le point de départ de la brouille.

Voici à quel propos. Delphine avait fait recevoir à la Comédie-Française une tragédie intitulée "Judith," dont le principal rôle était tenu par Rachel, et les répétitions de cette pièce étaient assez avancées pour qu'elle pût être représentée au début de l'année 1843. Malheureusement on répétait en même temps "les Burgraves" et Victor Hugo, qui n'avait rien donné au théâtre depuis 1838, était pressé d'être joué. La question était donc de savoir quelle pièce passerait la première. Pour qui connaissait Victor Hugo, elle était résolue d'avance: ego nominor leo. Seulement, comme il s'était déjà brouillé avec Vigny, dans des circonstances identiques, pendant les répétitions d'"Othello," il ne tenait pas à se brouiller avec Mme de Girardin, qui était non seulement son amie, mais encore une puissante. Il prit donc les devants, en vieux renard qu'il était, et écrivit cette lettre à Delphine:

Ce mardi, 3 février 1843.

"On me dit ce soir, Madame, que le Théâtre-Français vous ajourne "à cause de moi." Je ne puis le croire et dans tous les cas j'accours pour vous dire que je consens de grand cœur à être ajourné à l'automne "à cause de vous." Je fais plus que vous le dire, je vous l'écris. Avant tout la glorieuse trinité: "Judith, Delphine, Rachel."

"Si tout cela est vrai, acceptez. Sinon, oubliez ce chiffon de papier, mais aimez toujours un peu votre bon et fidèle ami.

"Victor Hugo."

"Pardonnez-moi le griffonnage; j'écris chez votre portier."

La pilule, certes, était roulée dans le miel comme à plaisir mais avant de l'avaler, Delphine la montra à Rachel qui lui dit, je l'entends d'ici: "Ça, Madame, c'est du Victor Hugo tout pur, et il mériterait que vous le preniez au mot. Mais gardez vous en bien. Je connais "les Burgraves" pour en avoir entendu parler par mes camarades. Ça ne fera jamais "queue." Effacez vous donc devant lui. "Judith" n'en souffrira pas, au contraire!"

Et Delphine suivit le conseil de Rachel et fit bien. "Burgraves," représentés pour la première fois le 8 mars 1843, disparurent assez tôt de l'affiche pour permettre à "Judith" d'y figurer le 18 avril suivant. Mais la tragédie de Delphine n'eut pas plus de succès que le drame de Victor, malgré Rachel et les beaux vers, car il y en avait et beaucoup.

Cependant, il y eut du froid pendant quelque temps entre Hugo et Mme de Girardin, et il ne fallut rien moins que la catastrophe de Villequier pour faire fondre la glace sous les pleurs.

Je passe vite sur deux ou trois billets du poète qui remontent à l'année 1844 et j'arrive à une très belle lettre de lui sur Lamartine.

Mardi matin.

"Ce que vous m'écrivez, Madame, me suffit. Vous êtes admirable en toute chose, en amitié comme en poésie. Je n'ai jamais douté de Lamartine, vous le savez. J'avais été froissé de l'effet "public." C'est une si belle chose pour tout le monde, c'est une chose si douce pour moi que cette fraternité entre Lamartine et moi sans nuage pendant vingt-six ans! Qu'il continue de m'aimer un peu dans un coin de son cœur, moi je ne puis faire autrement que de l'admirer de toutes les forces du mien. Saluer son nom, louer son génie, glorifier le siècle qu'il remplit et qu'il honore, c'est pour moi un de ces bonheurs profonds dans lesquels on sent un devoir. Qu'il m'aime, rien de plus, et que tout ceci commence par un sourire de vous, finisse par un serrement de mains entre nous. — Cela ne veut pas dire que je ne serais pas rayonnant et très fier si Lamartine mêlait quelqu'un de ces jours mon nom à son admirable parole. Grand Dieu! cela me comblerait et me toucherait plus que je ne puis dire. Seulement, ce serait du luxe magnifique, comme celui qui vient du cœur. Faites là-dessus ce que vous voudrez; tout ce que vous faites est excellent et charmant, parce que tout ce que vous faites vous ressemble. Mais dites-moi qu'à cette heure où j'écris je me tiens pour absolument content et satisfait; qu'y a-t-il de meilleur au monde qu'une parole de lui redite par vous.

"Je crains, chère et illustre amie, de n'être libre si ce soir ni demain, mais j'irai certainement "avant la fin de la semaine" mettre tout ce que j'ai dans l'âme et dans l'esprit à vos pieds.

"Victor."

Cette lettre fait autant d'honneur à celui qui l'a signée qu'à celle qui la reçut. Mais comme elle n'est pas datée, elle m'a intrigué longtemps. A quoi pouvait-elle bien se rapporter? De quelle année était elle? Les vingt-six ans dont parlait Victor Hugo semblaient la faire remonter à 1847. Et cependant je penchais pour 1848, où Lamartine joua un si grand rôle. Je pris la "France parlementaire" où sont tous ses discours politiques, mais je n'y trouvai rien qui ait pu justifier le "froissement" et la plainte de Victor Hugo. J'allais donner ma langue aux chiens, lorsque je me souvins tout à coup que M. Gustave Simon avait publié, en 1904, dans la "Revue de Paris," tout une suite de lettres de Lamartine à Victor Hugo. Je m'y reportai immédiatement et je lus sous la date du 7 juin 1846, le billet suivant:

"Je suis désespéré. Je me couperais un morceau de la langue plutôt que de dire un mot qui dévouât ou qui froissait une amitié de vingt ans, ma plus glorieuse amitié.

"Est-ce vrai? Que faire? Tout pour convaincre le public qu'il n'y a dans mon esprit pour vous que l'admiration la plus égale à celle de l'avenir, et dans mon cœur qu'attachement et fidélité." Ce billet de Lamartine, auquel M. Gustave Simon ne dut rien comprendre, car il n'en fit l'objet d'aucun commentaire, se rapportait évidemment à l'incident qui avait mis la plume à la main de Victor Hugo.

Je repris alors la "France parlementaire" et après avoir cherché aux alentours de la date du 3 juin 1846 je vis que Lamartine avait prononcé à la Chambre, le 30 mai précédent, un discours sur la subvention du théâtre de l'Opéra.

"On me dit ce soir, Madame, que le Théâtre-Français vous ajourne "à cause de moi." Je ne puis le croire et dans tous les cas j'accours pour vous dire que je consens de grand cœur à être ajourné à l'automne "à cause de vous." Je fais plus que vous le dire, je vous l'écris. Avant tout la glorieuse trinité: "Judith, Delphine, Rachel."

"Si tout cela est vrai, acceptez. Sinon, oubliez ce chiffon de papier, mais aimez toujours un peu votre bon et fidèle ami.

"Victor Hugo."

Ma première pensée fut que j'allais faire buisson creux. Mais à la réflexion, je me dis: Qui sait? Lisons toujours. Et je lus. Au bout d'une minute, j'arrivai à ce passage qui me fit dresser l'oreille:

"M. Vavin nous citait tout à l'heure, aux applaudissements de la Chambre, le nom de deux hommes dont on peut parler tout haut sans être suspect de flatter autre chose que leur mémoire: Casimir Delavigne, qui a débuté sur le théâtre de l'Opéra, M. Ponsard qui a attaché son nom à la plus difficile des rénovations, la plus difficile en fait d'art dramatique comme en toutes choses, les rénovations du théâtre, en remontant aux grands caractères, aux beaux exemples de l'antiquité la plus romaine, la plus sévère, et au style des plus mâles écrivains de notre langue. Il a fait faire ainsi un pas immense dans la voie de la réforme dramatique, telle qu'une assemblée de législateurs comme nous sommes doit désirer de la voir grandir et se perfectionner." ("Très bien.")

J'étais tombé sur le nid de guêpes, et le "très bien" dont avaient été soulignées les paroles de Lamartine venait de m'expliquer "l'effet public" qui avait tant froissé Victor Hugo.

Certes, en les prononçant, Lamartine n'avait eu aucune arrière-pensée. Professant depuis "Lucrèce," une grande admiration pour Ponsard, il avait tout bonnement saisi la première occasion de l'exprimer de son mieux à la tribune. Mais rien ne pouvait piquer Victor Hugo plus au vif que cet éloge en pleine Chambre d'un poète de second ordre qui, avec une pièce en somme très ordinaire et par suite de circonstances indépendantes de son talent et de sa volonté, avait eu l'honneur de clore au théâtre le cycle romantique.

Et je me rappelai certaine conversation rapportée par l'auteur des "Burgraves" au tome second de ses "Choses vues":

"Au cours des représentations de la "Lucrèce" de M. Ponsard, dit Victor Hugo, j'eus avec M. Viennet, à l'Académie, le dialogue que voici:

"M. VIENNET.—Avez-vous lu la "Lucrèce" qu'on joue à l'Opéra?"

"Moi.—Non.

"M. VIENNET.—C'est très bien.

"Moi.—Vraiment, c'est très bien?"

"M. VIENNET.—C'est plus que bien, c'est beau.

"Moi.—Vraiment, c'est beau?"

"M. VIENNET.—C'est plus que beau, c'est magnifique.

"Moi.—Vraiment, là, magnifique?"

"M. VIENNET.—Oh! magnifique!"

"Moi.—Voyons, cela vaut-il?"

"Zaire!"

"M. VIENNET.—Oh! non. Oh! comme vous y allez! Diable!"

"Zaire!" Non, cela ne vaut pas.

"Zaire!"

"Moi.—C'est que c'est bien mauvais, Zaire."

La lettre de Victor Hugo à Mme de Girardin et la réponse de Lamartine sont donc maintenant "situées," comme on dit. Dorénavant, quand on parlera de l'amitié des deux poètes, on devra en faire état comme d'un argument sans réplique.

Ils étaient dignes d'avoir entre eux un chaînon aussi brillant que Delphine.

L'ES

### EXECUTIONS

DU

### MINNESOTA

Extrait de L'ARIELLE du 19 janvier 1893:

Nous avons publié, il y a quelques jours une dépêche télégraphique annonçant l'exécution des Indiens condamnés par suite du récent massacre des blancs dans le Minnesota. Une correspondance de Mankato donne les détails suivants sur ce lugubre épisode: La veille du jour fixé, les condamnés furent autorisés à recevoir les adieux de leurs parents et de leurs amis. Ils furent aussi écrits à leurs familles éloignées, à leurs femmes et à leurs enfants. Plusieurs de ces lettres mériteraient d'être recueillies, et seraient une

bonne fortune pour un romancier; les unes étaient empreintes de sentiment religieux qui sont communs à toutes les races humaines; d'autres renfermaient des conseils de paix et d'amitié à l'égard des blancs; d'autres encore se distinguaient par cette résignation farouche qui accepte la vengeance comme le droit de la guerre, et repousse la soumission comme indigne des fiers enfants de la nature.

Un jeune homme envoyait sa pipe à sa fiancée, et lui léguait les cheveux perdus dans son wigwam, en lui donnant l'ordre de les attacher à la crinière du premier cheval que monterait son premier enfant; un vieillard engageait ses amis à ne pas pleurer sa mort: J'étais trop vieux, dit-il, pour vivre longtemps, et j'ai bon espoir d'aller tout droit dans le sein du Grand-Esprit, où je serai heureux pour toujours.

Les condamnés avaient fait, pour le jour suprême une toilette spéciale; la plupart s'étaient décorés le visage, les épaules et les bras, de peintures symboliques, et portaient fièrement ces insignes de la mort. La dernière nuit se passa en chants funèbres, que l'on aurait pris plutôt pour une représentation théâtrale que pour un véritable cantique d'agonie, car les intervalles en étaient remplis par des conversations et des rires où il eût été difficile de saisir aucun symptôme des terribles préoccupations du lendemain.

Enfin le jour fatal arriva. A sept heures et demie du matin, les prisonniers furent débarrassés de leurs chaînes, et on leur lia les coudes derrière le dos. L'un d'eux, nommé Chien-Blanc, demanda à n'être pas attaché disant fièrement qu'il saurait mourir sans être forcé. — D'autres déclarèrent qu'ils avaient été entraînés à la guerre par Little Crow, Young Sun et Big Eagle, et qu'ils mourraient contents si les autres de leurs maux mourraient avec eux. Tous entonnèrent en chœur le chant de mort. Plusieurs furent jusqu'au dernier moment, quelques-uns même après que le capuchon mortuaire eût été sur leur visage, avaient encore le cigare ou la pipe passé dans l'ouverture correspondant à la bouche.

L'accomplissement de cette formalité, — l'abaissement du capuchon, — fut une des scènes les plus bizarres de cette étrange cérémonie. Tous ces hommes, qui s'étaient parés comme pour une fête, s'attendaient évidemment à faire montre, en montant à l'échafaud de leur force d'âme et du mépris de la mort qui fait l'orgueil de leur race. Mais quand ils virent deux ou trois d'entre eux accourus d'un ma-quo qui n'avait rien d'héroïque et qui les dépoiluait de leur saurage prestige, un mouvement de déception et de dégoût parcourut leurs rangs avec un frisson de colère, et peu s'en fallut qu'ils ne se livraient à un effort désespéré pour reconquérir au moins l'indépendance de leur fierté. Une prostration subite succéda à l'exaltation qui régnait un moment auparavant parmi eux, et la scène prit dès lors un aspect de morne résignation qui ne fut plus interrompu jusqu'à l'heure suprême.

Enfin, les condamnés furent conduits en procession sur la plateforme où étaient dressés les six bûches. Trois roulements successifs de tambour se firent entendre, la plateforme toute entière tomba sous leurs pieds et ils restèrent suspendus entre le ciel et la terre. Une corde comme est Running Runner tomba sur le sol; mais déjà il avait reçu le coup fatal, car il donnait à peine quelques signes de vie; il fut rattaché au gibet, et vingt minutes après le signal, la population assemblée n'avait plus à contempler que trente-neuf cadavres.

A dix heures et demie, les cordes furent coupées et les corps recueillis dans quatre chariots de l'armée qui les conduisirent à la porte de la ville où une fosse commune avait été préparée. Ils y furent déposés enveloppés dans leurs couvertures, et une couche de quatre pieds de terre formant un léger monticule, marqua désormais la place de cette hétécombe judiciaire.

Pendant l'exécution, les autres condamnés indiens avaient pu, du fond de leur prison, entendre les chants funèbres de leurs frères, les préparatifs de mort, les rumeurs de la foule et les roulements du tambour. Ils étaient restés plongés dans une muette stupeur, et s'étaient roulés à terre, la tête enveloppée dans leurs vêtements. Un petit nombre d'Indiens indiens ont assisté à la scène et sont restés mêlés à la foule sans donner d'autres signes que ceux de la plus parfaite indifférence.